

Laval théologique et philosophique



André BIRMELÉ, *La communion ecclésiale. Progrès oecuméniques et enjeux méthodologiques*. Paris, Les Éditions du Cerf ; Genève, Éditions Labor et Fides (coll. « Cogitatio Fidei », 218), 2000, 416 p.

Gilles Routhier

Volume 59, numéro 1, février 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000797ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000797ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Routhier, G. (2003). Compte rendu de [André BIRMELÉ, *La communion ecclésiale. Progrès oecuméniques et enjeux méthodologiques*. Paris, Les Éditions du Cerf ; Genève, Éditions Labor et Fides (coll. « Cogitatio Fidei », 218), 2000, 416 p.] *Laval théologique et philosophique*, 59(1), 167–169.
<https://doi.org/10.7202/000797ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

mais bien un sujet singulier qui, loin d'être la continuation de la personnalité du Christ est plutôt, en suivant la lettre aux Éphésiens, l'épouse du Christ qui se tient vis-à-vis du Christ comme quelqu'un, une personne.

On le devine, la figure sponsale ou nuptiale de l'Église est au cœur de cet ouvrage et l'allégorie de l'épouse, développée par la patristique, fait l'objet de tout le deuxième chapitre au cours duquel Balthasar tente de s'expliquer du faible fondement biblique d'une telle image de l'Église épouse, de l'exploration de l'allégorie dans la patristique, de sa disparition avec la scolastique et de sa reprise aujourd'hui.

Poser la question de l'Église en termes de relation sponsale (mariage : p. 53) entre un sujet personnel et le Dieu personnel nous éloigne forcément de la question « Qu'est-ce que l'Église ? » puisque, dans cette perspective, tout ce qui favorise, rend possible et « caractérise cette rencontre comme rencontre ecclésiale » n'est pas la rencontre elle-même. Ainsi, toutes ces institutions de la vie dans la grâce que sont les sacrements et les ministères sont-elles subordonnées à cette rencontre nuptiale qui se réalise en Marie, subjectivité « féminine et réceptive » capable de correspondre, grâce à l'Esprit de Dieu, à la subjectivité masculine du Christ. En Marie, l'Église trouve son centre personnel, son prototype, si bien que Balthasar a pu écrire que « L'Église est l'unité de ceux qui, réunis autour du oui de Marie [...] et formés par lui, sont prêts à laisser la volonté de salut de Dieu se faire, en eux et pour leurs frères » (p. 13). Pierre représente un autre archétype de la foi, « principe masculin ministériel et sacramentel inscrit dans l'Église » (p. 59). Le sujet personnel de l'Église se trouve donc en Marie qui engendre l'Église.

Ce petit livre fort suggestif pose cependant une question de taille, celle de la limite de la métaphore en théologie systématique. Si le langage de la mystique ne peut s'en dispenser, qu'en est-il de la théologie systématique qui affirme et qui, en cela, n'est pas langage métaphorique ni apophatique ?

Gilles ROUTHIER
Université Laval, Québec

André BIRMELÉ, **La communion ecclésiale. Progrès œcuméniques et enjeux méthodologiques.** Paris, Les Éditions du Cerf ; Genève, Éditions Labor et Fides (coll. « Cogitatio Fidei », 218), 2000, 416 p.

Dans les cercles œcuméniques, parmi les théologiens luthériens francophones, André Birmelé représente sans doute celui qui a le plus de rayonnement et le plus d'envergure. Il demeure le théologien luthérien francophone qui a le plus contribué à soutenir la Déclaration conjointe luthéro-catholique sur la justification, alors que ses collègues germanophones menaient campagne contre sa signature. Cela dit, son soutien à l'accord ne tient pas à la complaisance, comme en fait foi encore son ouvrage qui présente des positions assez exigeantes.

Le présent ouvrage reprend, au moins en partie, des éléments d'articles de l'auteur que l'on a pu lire par ailleurs au cours des dernières années. Cela dit, l'ouvrage n'est pas simplement une collection d'articles, mais représente une véritable unité. Le sous-titre en dit honnêtement le propos. En effet, les trois premiers chapitres présentent le progrès réalisé dans le dialogue luthéro-catholique depuis le début des années 1970 : l'itinéraire du dialogue international et le chemin poursuivi dans les dialogues bilatéraux nationaux aux États-Unis et en Allemagne (chapitre I) ; le dialogue international depuis 1994 (chapitre II) et l'itinéraire complexe (1995-1999) qui a conduit à la déclaration commune sur la justification (chapitre III). Ces trois premiers chapitres, s'ils font état

des progrès œcuméniques entre les deux confessions, ne se contentent pas de décrire le chemin parcouru, mais ils identifient également le franchissement de certains seuils et signalent au passage les évolutions conceptuelles et méthodologiques qui ont permis ces avancées. En effet, ces évolutions n'ont été possibles qu'à partir d'innovations méthodologiques fruit d'un renouveau dans la conception même de l'unité de l'Église.

Le reste de l'ouvrage revient sur ces évolutions et reprend de manière plus méthodologique différentes notions qui permettent d'envisager sous une lumière neuve la question de l'unité de l'Église. Le chapitre IV s'intéresse à deux notions qui sont étudiées en miroir, l'une promue par la confession luthérienne (l'article capital) et l'autre par la tradition catholique (la hiérarchie des vérités). Ces deux notions permettent de distinguer, dans les exposés de la foi, entre ce qui est central et ce qui dépend de ces réalités fondamentales. L'auteur revisite, sur une base historique, l'insistance réformatrice sur l'article capital et examine plus en profondeur ce qui est souvent pris pour acquis — mais sans examen — dans le catholicisme depuis Vatican II, la notion de hiérarchie des vérités. On saura gré à l'auteur de revisiter un concept qui opère sans trop d'examen dans les dialogues œcuméniques, notamment dans ceux conduits par le Groupe des Dombes, et de stimuler les catholiques à un approfondissement de cette notion souvent utilisée mais peu étudiée en profondeur. Le chapitre V aborde une autre question méthodologique qui a eu, au cours des dernières années, des effets importants au plan du progrès des dialogues œcuméniques. Il s'agit des notions de « consensus fondamental » et de « différence fondamentale », le qualificatif « fondamental » qualifiant cependant d'une part l'évangile ou la foi et, d'autre part, la « différence » entre deux traditions. Après avoir tenté d'identifier, au plan ecclésiologique, la différence fondamentale entre le catholicisme et les Églises marquées par la réforme, différence qui porte sur l'instrumentalité de l'Église en regard du salut, et s'être interrogé sur la différence fondamentale entre les Églises d'Orient et d'Occident, l'auteur explore avec beaucoup d'équilibre la fécondité de cette notion de « différence fondamentale ». Sa conclusion toute en nuance empêchera certainement d'utiliser sans circonspection cette notion qui risque de devenir un nouveau « *catch all* » en matière d'œcuménisme.

Passant à un niveau plus empirique cette fois, l'auteur aborde les différentes déclarations de « communion ecclésiale » entre les Églises marquées par la Réforme, en particulier la Concorde de Leuenberg (1973) et les accords de Meissen (1991) et de Porvoo (1994) qui témoignent d'une autre compréhension de l'unité. Cet examen conduit naturellement l'auteur, dans un chapitre synthétique (chapitre VIII), à examiner en profondeur divers modèles d'unité, privilégiant l'unité de l'Église comprise comme communion, accordant sans doute un poids doctrinal trop important à la lettre de la Congrégation de la doctrine de la foi sur cette question par rapport à l'enseignement conciliaire lui-même qui n'est malheureusement pas développé *ex professo*.

Enfin, le chapitre VIII aborde les « défis de la réception », distinguant la réception œcuménique des autres faits de réception, mais la situant dans la tradition de la réception classique. Plus original ici est, sur la base de cet exposé sur la réception en contexte œcuménique, l'important développement sur la compatibilité des avancées œcuméniques ou des divers dialogues en cours entre les Églises.

Bref, un ouvrage important pour qui s'intéresse à l'œcuménisme. Il y trouvera non seulement des informations importantes quant aux contenus des divers dialogues, mais surtout une réflexion conceptuelle de fond et un approfondissement méthodologique important qui permet de renouveler les visions de l'unité de l'Église. Le ton est toujours serein, le propos nuancé et les questions sont

examinées en profondeur. L'auteur nous fait bénéficier de son immense expérience des dialogues œcuméniques et de la réflexion universitaire qu'il poursuit depuis tant d'années.

Gilles ROUTHIER
Université Laval, Québec

Jørgen BUKDAHL, **Søren Kierkegaard and the Common Man**. Translated, revised, edited, and with notes by Bruce H. Kirmmse, Grand Rapids, Michigan, Cambridge, U.K., William B. Eerdmans Publishing Co., 2001, xviii-154 p.

La récente traduction en langue anglaise de *Søren Kierkegaard og den menige mand*, paru originalement au Danemark en 1961, fera date dans l'histoire des études kierkegaardiennes en Amérique comme en Europe. La raison en est simple : il s'agit de la traduction d'un travail tout à fait novateur qui s'intéresse prioritairement au versant socio-politique de la pensée de Kierkegaard, longtemps laissé sous le boisseau par une certaine vulgate « allemande », dont Jean Wahl, en France, demeure le plus fameux représentant.

Disons d'emblée que ce livre poursuit un but bien défini : écarter les interprétations anhistoriques qui ont fait de Kierkegaard soit un apolitique, soit un ultra-conservateur (« Préface » du traducteur, p. VIII). Par le biais d'une analyse qui combine des considérations économiques, sociologiques et politiques, l'auteur s'est donné pour mandat de ressaisir les philosophèmes kierkegaardiens sous l'angle de leur relation vivante à l'histoire personnelle de Kierkegaard en même temps qu'à l'histoire de son pays natal et des figures culturelles qui l'ont marqué. Un tel programme aurait évidemment procédé d'une pure illusion s'il ne s'était pas attaché à suivre, des années de jeunesse de Kierkegaard à celles de la maturité, un fil conducteur très précis. L'auteur a trouvé ce fil dans la problématique de *l'homme du commun*, qui a influencé non seulement la détermination des principales catégories philosophiques du maître danois, mais encore ses incessantes controverses avec l'Église officielle, dont *L'Instant* offre, à n'en pas douter, le plus brûlant témoignage.

L'étude de Bukdahl est divisée en huit courts chapitres auxquels le traducteur a eu la bonne idée d'ajouter, en plus de la « Préface » (p. VII-IX), une « Introduction biographique » (p. XI-XVIII), où il rappelle quelques faits d'ordre historique, et un « Guide » bibliographique (p. 131-133), où il dresse le catalogue des différentes traductions anglaises des œuvres de Kierkegaard.

Sans entrer dans tous les détails, on peut dire que tous ces chapitres gravitent autour de deux thèses maîtresses. Première thèse : la figure de l'homme du commun (appellation qui désigne l'« homme de la rue », l'« homme simple » ou encore l'« individu anonyme » qu'on rencontre dans une société de masse) a hanté la philosophie kierkegaardienne parce qu'elle faisait écho aux influences qu'ont exercées sur elle trois mouvements distincts : (i) le rationalisme — notamment kantien —, qui insistait sur la responsabilité éthique de chacun et sur l'égalité de tous au regard de cette responsabilité (chapitre 1) ; (ii) le romantisme, qui reconnaissait l'importance de la mythologie et du folklore comme voies d'accès privilégiées à une conscience « primitive » au sein de laquelle le peuple aurait exprimé ses espérances et ses angoisses les plus fondamentales (chapitres 1 et 2) ; et enfin (iii) le phénomène politico-religieux connu sous le nom de « Réveil » danois qui, par l'entremise de personnages tels que B.F. Rønne et surtout J.C. Lindberg, lequel était intimement lié à la famille de Kierkegaard, a fait valoir les droits de l'homme du commun auprès d'une élite cultivée qui contrôlait à la fois l'Église et l'État (chapitres 3 et 4). Deuxième thèse : Kierkegaard a trouvé dans la figure de l'homme du commun un paradigme à la fois théorique et éthico-pratique qui a joué un rôle toujours plus décisif dans ses écrits. L'auteur montre, à travers quatre chapitres portant sur d'importants travaux « esthétiques » (chapitre 5), « philosophiques » (chapitre 6) et « politiques »